

LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — IL EST UN DIEU POUR LES MARIS, proverbe, par madame LOUISE COLET (suite et fin). — LE SCARABÉE D'OR, nouvelle (suite et fin). — L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS, nouvelle (1^{re} partie). — VISITE A L'HOTEL DE CLUNY. — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Enfin la pluie a cessé, le soleil brille, le ciel est bleu! Les robes de couleurs claires et de tissus diaphanes peuvent se montrer impunément sur le pavé; on ne voit au Bois et aux promenades que robes de barège, de grenadine, de mousseline imprimée ou de mousseline blanche. Les formes ne varient guère; toujours des volants sur ces étoffes légères. Pour les robes de mousseline de l'Inde, les volants sont remplacés quelquefois par de riches broderies au plumetis formant tablier; d'autres fois ce sont trois grands plis simulant trois tuniques; voilà pour les jupes. Quant aux corsages, ils se font tout plats, décolletés, sans basque, si l'on veut mettre par-dessus un canezou en mousseline avec basques et rubans, ou en dentelle blanche ou noire; si le corsage n'est point caché, il doit être, pour les robes de barège, de grenadine ou de mousseline imprimées, à basque, montant et fermé par-devant avec de petits boutons en passementerie; c'est la dernière manière adoptée par madame Célestine Quillet. Avec ces étoffes claires, le corsage de dessous est décolleté.

C'est aussi le moment des jolis peignoirs en batiste blanche, en jaconas imprimé, en nankin brodé et en foulard uni écru, rose ou bleu. Cette dernière étoffe s'attachée avec du cordonnet de soie est d'un charmant effet; sa souplesse flotte sur une taille sans corset et s'y identifie comme une draperie sur une statue antique. Les peignoirs en jaconas uni se font sans ornement, ou, si la jupe en est ouverte avec un feston blanc ou de couleur tout le long des lés flottants, ce feston se répète au corsage et aux manches. Quand la jupe des

peignoirs est ouverte, il faut avoir dessous une jupe en jaconas blanc brodé à tablier au plumetis ou à l'anglaise. On met avec ces déshabillés du matin le bas de fil d'Écosse à jour et la petite pantoufle algérienne ou turque; on relève ses cheveux à la grecque, on les groupe en nœud sur la nuque, et on les lisse en bandeaux négligés sans les crêper. Les nattes et les bandeaux bouffants ne se font qu'au moment de la toilette, quand on revêt le corset et qu'on chausse le brodequin.

Avec les robes de barège et de mousseline, rien n'est joli comme un châle de crêpe de Chine qui s'enroule à la taille et en laisse deviner toute la grâce. Ceux en couleur mais avec riches guirlandes de fleurs brodées en soie de la même nuance sont le mieux portés; les bleus de ciel, pour les très-jeunes femmes blondes, sont aussi d'un excellent goût. Les châles de dentelle noire en laine ou en soie abondent en ce moment; puis ce sont les mantelets en tulle noir avec applications découpé en velours ou en taffetas, et garnis d'une haute guipure. Les manches de dessous se font toujours avec des nœuds, et la maison Daniel-Deray en étale en ce moment toute une pyramide en mousseline, en tulle et en dentelle ornés des rubans les plus variés.

Pour bijoux, c'est toujours une riche broche, un ou deux bracelets artistiques, c'est-à-dire avec camées, portraits ou pierres antiques. L'ombrelle est indispensable par ces beaux jours; celles en moire ou en taffetas blanc doublées de rose ou de bleu de ciel avec manche d'ivoire et pomme de cornaline ou de malachite sont les plus comme il faut; avec l'ombrelle on tient à la main le flacon guilloché de chez Guerlain rempli de sa fraîche essence de verveine.

Mais parlons des chapeaux, puis nous reviendrons aux parfums. Depuis que le soleil brille les fleurs sont plus fraîches, plus épanouies, plus vivantes. Les demoiselles Romain semblent vouloir rivaliser avec le soleil, et font pour les beaux jours des coiffures qui défient par leurs perfections la lumière la plus éclatante: rubans, fleurs, paille, étoffes, blonde, ornements et confection, tout est irréprochable dans les chapeaux des demoiselles Romain; elles savent donner un *chic* artiste (qu'on nous passe le mot) à chaque pli et à chaque pœud formés par leurs mains.

Nous avons vu chez elles de délicieuses capotes en paille d'Italie avec des bordures de fleurs et des touffes de fleurs sur les côtés, puis des chapeaux en blonde

blanche, si aériens, si *ailés*, qu'on eût dit qu'ils allaient s'envoler au premier souffle de la brise.

Les chapeaux de paille à jour et ceux de paille de riz sont toujours fort bien portés; et les demoiselles Romain excellent à les orner de blonde, de plumes et de fleurs. Il est des fantaisies qu'on ne saurait décrire, tant elles échappent à l'analyse par leur recherche même. C'est dans les riches salons des demoiselles Romain qu'il faut aller voir ces chapeaux nouveaux, dont nous ne saurions donner qu'une imparfaite idée.

La maison Audoyer, à la *Ville de Lyon*, a toujours la vogue pour les rubans, les effilés, les riches guipures pour robes et mantelets.

Voici l'époque des renouvellements des rideaux de toile perse et de mousseline; c'est encore à la *Ville de Lyon* qu'on se pourvoit des franges, des galons, des torsades et de tous les objets de passementerie les plus nouveaux. Puis ce sont les boîtes de merceries assorties si nécessaires aux femmes; ces boîtes renferment des ciseaux, des dés, des passe-lacets, des aiguilles, des bobines de fil, de soie et de coton; puis voici les cartons d'épingles assorties pour la toilette, et d'autres renfermant des épingles à cheveux. Nos abonnées qui partent pour la campagne ne manqueront pas de choisir chez Audoyer quelque filet commencé, et, pour les mieux imiter, elles achèteront quelque blague à tabac turque ou quelque bourse algérienne.

C'est aussi le moment des nécessaires de parfumerie de chez Guerlain. On va à la campagne pour se reposer, mais non point pour se négliger et s'enlaidir. Or la cessation des soins de la toilette amènerait ce résultat. Le soleil et le grand air nécessitent, au contraire, un surcroît de précautions que Guerlain a prévues. Il ne faut pas manquer d'emporter aux champs la fameuse *lotion Guerlain*, la *crème froide de limaçons*, la *conservation de mai* et la *poudre rafraîchissante pour le teint*; ces incomparables inventions remettent le teint des fatigues de l'hiver et le préservent du hâle de l'été. Qu'on n'oublie pas aussi d'emporter en voyage le *tartrate de quinine* et l'*élixir de Rupini* pour les dents. Rien ne peut les remplacer. On trouve partout des aliments sains et même recherchés, mais ces quintessences de la parfumerie, si nécessaires aux femmes élégantes, on ne les trouve que chez Guerlain.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe en mousseline fond blanc à dispositions bleues. La jupe est ornée de trois volants. Les manches à bouffants (innovation de madame Célestine Quillet) ont deux volants à dispositions comme ceux de la jupe. Mêmes garnitures aux basques.

Nœuds de ruban de taffetas blanc et bleu sur la poitrine et sur le côté des basques. Col et manches en broderies de Nancy de la maison Daniel-Deray. Bonnet en point de Bruxelles orné de ruban bleu et blanc de la même maison.

Seconde toilette. — Robe en foulard anglais fond chamois à dessins roses et couleur bois. La jupe, le corsage, les manches et les basques sont unis. Col et manches de dessous en guipure. Mantelet en taffetas noir brodé à point de chaînette et découpé à jour garni d'une haute guipure. Capote de paille ornée de deux rangs de blonde et de fleurs roses sous la passe. Mêmes fleurs sur les côtés. Brides très-larges en taffetas blanc.

Détails du patron.

Ce corsage très-élégant et très-nouveau sort des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier; il convient surtout aux robes de soie, mais on peut l'exécuter aussi en barége, en mousseline à dispositions, en mousseline de l'Inde et en brillante blanche. Dans ce dernier cas (pour les corsages blancs), au lieu de la ruche de ruban, on met à ces basques à dents rondes soit une valenciennes, soit une broderie, soit un bouillon dans lequel on passe un ruban.

IL EST UN DIEU POUR LES MARIS,

PROVERBE.

ESQUISSE DE MŒURS DU DERNIER RÈGNE.

(SUITE ET FIN.)

Scène XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. HERVAL.

MADAME HERVAL *s'approchant de son mari*; à part. — Le jeu prend; il désire vous consulter sur notre fuite.

M. HERVAL à part. Ah! bien. (*Haut.*) Voici, madame, les papiers que vous m'avez demandés pour monsieur.

MADAME HERVAL. — Merci, vous êtes un véritable ami; quel zèle vous mettez à ce qui m'intéresse!

M. HERVAL d'un air bonhomme. — Dame! j'ai compris que cela pressait, car enfin M. Herval peut arriver!

LE COMTE. — Ah! si M. Herval arrivait...

MADAME HERVAL à son mari. — Eh bien! si mon mari arrivait, que pensez-vous qu'il fit, vous qui le connaissez si bien?

M. HERVAL. — Mais ce qu'il aurait à faire.

LE COMTE. — Mais qu'aurait-il à faire?

M. HERVAL. — Je vous le demande, voyons, monsieur le comte, qu'aurait-il à faire?

LE COMTE. — C'est selon son caractère.

M. HERVAL *au comte*. — C'est plutôt selon ce que vous faites ici.

LE COMTE. — Mais vous l'avez bien deviné, je suis sous le charme de madame.

M. HERVAL. — Et madame?

LE COMTE. — Madame est si bonne qu'elle s'intéresse à moi!

MADAME HERVAL *à son mari*. — Vous l'aviez aussi deviné, mon ami.

M. HERVAL. — Oui, à votre désir d'obliger monsieur; mais à présent que prétendez-vous tous les deux?

LE COMTE. — C'est justement sur ce point que nous voulons vous consulter; votre âge, votre expérience...

M. HERVAL. — Oh! oui, je suis un respectable vieillard.

MADAME HERVAL. — Votre bonté, votre droiture...

M. HERVAL. — On ne saurait être trop bon et trop droit; cela embarrasse ceux qui seraient tentés d'être le contraire.

LE COMTE. — Conseillez-nous donc, monsieur Gobert!

M. HERVAL. — Mais d'abord sur quoi?.... posez nettement la question.

MADAME HERVAL *au comte*. — Je n'ose.

LE COMTE. — C'est embarrassant.

M. HERVAL. — Je vous écoute.

LE COMTE. — Madame craint que son mari n'arrive.

M. HERVAL. — Ah! elle craint cela?

MADAME HERVAL. — C'est-à-dire que je suppose qu'il ne serait pas bien aise de trouver monsieur ici.

M. HERVAL. — Cela dépend; peut-être en serait-il charmé...

LE COMTE. — Vous êtes original, monsieur Gobert, ou vous ne voulez pas comprendre. Voyons, par affection pour madame, tirez-nous d'embarras. Vous connaissez à fond M. Herval?

M. HERVAL. — Mais oui!

LE COMTE. — Vous m'avez même fait tantôt son portrait au naturel. Selon vous, c'est un député très-maléable et un mari fort complaisant; mais madame pense le contraire.

M. HERVAL *à sa femme*. — Ah! vous pensez le contraire?

MADAME HERVAL. — Oh! certainement.

LE COMTE. — Madame n'ose se fier à la complaisance conjugale de son mari.

M. HERVAL. — Et dans cette incertitude?

LE COMTE. — Elle redoute son retour.

MADAME HERVAL *à part*. — Elle le bénit.

M. HERVAL. — Eh bien?

LE COMTE. — Eh bien! pour échapper à ces craintes.... (*A madame Herval.*) Mais aidez-moi donc!.... parlez-lui, c'est votre ami.

MADAME HERVAL. — Eh bien! mon ami, je disais à monsieur que, plutôt que de tromper un homme d'honneur qui a mis sa confiance en moi, j'aimerais mieux quitter cette maison, prendre la fuite!

LE COMTE. — Avec moi, monsieur. Qu'en pensez-vous?

M. HERVAL. — En d'autres termes vous me demandez si je vous conseille d'enlever ma... madame?

LE COMTE. — Vous réduisez les choses...

M. HERVAL. — A leur véritable expression.

LE COMTE. — Eh bien! voilà notre question nettement posée. Qu'en dites-vous, monsieur Gobert?

M. HERVAL. — C'est à vous seul à la résoudre!

MADAME HERVAL. — Monsieur est si peu sûr de son propre cœur qu'il a voulu consulter le vôtre.

LE COMTE. — Dites plutôt que je tremble tellement d'attirer un malheur sur votre vie, que j'ai voulu mettre votre meilleur ami entre nous et l'amour qui nous entraîne.

MADAME HERVAL. — Je crois que vous y avez réussi.

LE COMTE. — Oui, monsieur comprend ce qui m'arrête: je perdrais votre destinée; votre sacrifice serait immense, et moi je n'aurais pas même le mérite d'un sacrifice pareil! Un homme peut impunément...

M. HERVAL. — C'est ce qui vous trompe, monsieur le comte: un homme ne peut plus impunément déshonorer une femme!

LE COMTE. — Qu'entendez-vous par impunément?

M. HERVAL. — J'entends que, si un galant homme trouble la destinée d'une femme honorable, il lui doit sa destinée en réparation.

LE COMTE. — C'est une morale chevaleresque.

M. HERVAL. — Dont l'application est rigoureuse; nous en avons une foule d'exemples: car ce temps-ci abonde en enlèvements; c'est un des fruits de la liberté de discussion. Voyez l'artiste Werner et la duchesse d'Arnoult. Un beau jour ils partent ensemble; cela fit grand bruit. La duchesse renonçait à sa fortune, à son rang, à ses enfants. Elle se mettait à l'index du monde; impossible d'y rentrer jamais! Ils s'aimèrent d'abord éperdument, puis un peu moins, puis plus du tout: ils finirent par se détester; mais comment rompre, comment se séparer? Elle, le monde la repousse; lui, les pères de famille lui ferment leurs maisons. D'ailleurs il se doit à cette femme qui a tout foulé aux pieds pour le suivre. Et elle, après tant d'éclat, comment avouer qu'elle ne l'aime plus! Ils sont donc à jamais condamnés à l'enfer réciproque de leur tête-à-tête.

Voyez encore la comtesse de Fulgence, c'est plus récent, elle enlève, c'est presque toujours les femmes qui enlèvent, les hommes y sont beaucoup moins disposés.

LE COMTE *à part*. — Il a ma foi bien raison!

M. HERVAL. — Elle enlève donc le marquis d'Hautebert, ils partent pour l'Italie. Avant six mois ils seront séparés, disait-on dans tous les salons de Paris. D'Hautebert est léger, il aime le monde, le jeu, tous les plaisirs; il prendra en horreur la comtesse dans la solitude, il nous reviendra seul cet hiver! Mais non; six mois se sont écoulés, puis six mois encore, et d'Hautebert ne revient pas! Je ne dis pas qu'ils soient heureux

ensemble, bien au contraire, ils voudraient divorcer, j'en suis sûr, ils enragent; mais leur chaîne est rivée, ils s'y meurtrissent chaque jour, et pourtant ils ne sauraient la briser! — Vous m'avez déshonorée! s'écrie la femme. — Vous avez perdu ma jeunesse, répond le marquis. — La société m'a flétrie, réplique-t-elle. — Les hauts emplois me sont fermés, dit-il à son tour. — Vous m'avez entraîné au malheur. — Et vous à l'opprobre. — Je vous maudis! — Je vous exècre! Et cet agréable duo va crescendo jusqu'à ce que la fureur leur coupe la voix.

MADAME HERVAL. — Quel attrayant tableau vous nous faites là, mon ami!

LE COMTE. — C'est donc à dire qu'en France un enlèvement équivaut à un mariage?

M. HERVAL. — C'est bien pire! on a toutes les gênes du mariages, moins les facilités que le mariage donne à Paris.

LE COMTE. — Vous en concluez?

M. HERVAL. — Qu'un jeune homme perd son avenir dans ce jeu-là.

MADAME HERVAL. — Et une femme?

M. HERVAL. — Elle ne fait que changer de joug, ce n'est pas la peine.

LE COMTE. — Mais pourtant quand on s'aime?

M. HERVAL. — Oh! quand on s'aime, c'est différent!... Mais, c'est vrai, jeune homme! j'oubliais! la passion vous emporte! Oh! c'est différent! quand on s'aime, on s'enlève; c'est beau, c'est fiévreux, c'est exalté, on s'enlève!...

LE COMTE. — Ainsi donc vous conseillez....

M. HERVAL. — Qu'on s'enlève!... Mais alors, adieu la France, plus de direction de journal, plus de chaire publique, plus de succès dans le monde; mais, en revanche, *une chaumière et son cœur*, puis l'amour, puis encore l'amour, puis éternellement l'amour!

LE COMTE *à part*. — C'est à en dégoûter pour la vie.

MADAME HERVAL *à part*. — Mieux vaut la raison et le devoir.

M. HERVAL *regardant tour à tour sa femme et le comte*. — Ainsi donc vous êtes bien décidés?

MADAME HERVAL. — Mais!

LE COMTE. — Mais!

M. HERVAL. — Je le vois, votre parti est irrévocable, tout ce que je pourrais dire pour vous arrêter serait superflu.

LE COMTE. — Vous pensez donc...

M. HERVAL. — Que vous adorez madame!

MADAME HERVAL. — Cela vous paraît-il bien certain, mon ami?

M. HERVAL. — En doutez-vous? Mais vous faites injure à monsieur.

LE COMTE. — Ah! c'est bien, monsieur Gobert, prenez ma défense; madame est assez injuste pour douter de mon amour!

M. HERVAL. — Douter de votre amour! mais c'est douter de votre honneur; douter de votre amour! quand

depuis plus d'un mois vous venez chaque jour ici, au risque de compromettre madame devant ses domestiques, devant ses voisins; douter de votre amour! quand vous acceptez les services de madame, son argent et même le crédit de son mari; mais accepter tout cela, monsieur, ce sont les plus grandes preuves de passion que vous puissiez donner à madame! mais accepter tout cela, c'est lui dire: Ma vie entière est à vous! La passion vous emporte, j'en suis convaincu, je vous rends justice, moi, vous êtes fou! fou d'amour! Sans cela que seriez-vous, monsieur le comte? Un intrigant, un misérable, qui spéculé sur le cœur d'une femme.

LE COMTE. — Oh! monsieur!

M. HERVAL. — Non, j'en suis sûr, ce n'est pas ainsi; vous aimez madame, vous partez avec elle, vous lui sacrifiez votre jeunesse, votre ambition. Cet amour me touche, il me gagne, je me fais votre complice, et je dis à madame: Disposez de moi!

MADAME HERVAL. — Je souscris, mon ami, à tout ce que vous déciderez.

M. HERVAL. — Monsieur va signer entre mes mains l'engagement de vous rendre heureuse, de ne pas vous quitter, de ne jamais se marier, excepté avec vous si vous devenez veuve.

LE COMTE. — Quelle plaisanterie!

M. HERVAL. — Oui, monsieur, sur papier timbré, comme s'il s'agissait d'un contrat de mariage.

LE COMTE. — Mais vous poussez à outrance la morale de l'enlèvement, mon cher notaire.

M. HERVAL. — Ah! c'est que nous ne sommes pas tous des notaires Ferrand!

MADAME HERVAL. — Et vous voulez....

M. HERVAL. — Oui, un engagement en bonnes formes. Voyez! monsieur brûle de le signer! Je reviens à l'instant avec les vingt mille francs destinés au cautionnement, mais cette fois-ci en espèces; il vous faut de l'argent, une fuite, ça coûte cher. Vous êtes d'accord, tout est décidé, le temps presse, n'attendez pas que M. Herval revienne; je vais querir du papier timbré. (*A part à sa femme en sortant.*) J'ai soulevé le masque, pour le faire tomber vous n'avez plus qu'à lui montrer les lettres. (*Il sort.*)

Scène XV.

MADAME HERVAL, LE COMTE.

MADAME HERVAL. — Eh bien, monsieur, que dites-vous de la décision de mon ami?

LE COMTE. — Eh bien, madame, qu'en pensez-vous vous-même?

MADAME HERVAL. — Il me semble qu'il entend l'amour d'une manière logique.

LE COMTE. — Mais un pareil amour est une impasse.

MADAME HERVAL. — Quand on s'aime, désire-t-on que l'amour ait une issue? L'amour qui prévoit n'est pas de l'amour.

LE COMTE. — C'est pour vous que j'associe la prudence à l'amour, pour vous que je prévois l'avenir.

MADAME HERVAL. — Combien vous êtes désintéressé !

LE COMTE. — Votre bonté, votre abandon me font comprendre ce que je vous dois.

MADAME HERVAL. — Oui, vous me devez votre vie tout entière, M. Gobert l'a dit tantôt.

LE COMTE. — Je ne puis me décider à perdre la vôtre.

MADAME HERVAL. — Quoi ! nous ne partons point ? vous résistez ?

LE COMTE. — Je résiste, dussé-je en mourir !

MADAME HERVAL *avec ironie*. — C'est héroïque !... Et alors, plus d'amour ?...

LE COMTE. — Oh si ! l'amour, la passion, le bonheur des anges ! mais secret, mais caché à tous les yeux.

MADAME HERVAL. — J'entends, des liens mystérieux qui n'en seront pas, que vous briserez demain sans craindre que le monde vous blâme.

LE COMTE. — Mais ce serait un crime !

MADAME HERVAL. — N'est-ce pas, ce serait bien lâche de venir jurer à une femme qu'on l'aime, de réunir froidement tous ses moyens de séduction pour l'arracher à ses devoirs ; puis, quand on lui aurait pris son honneur, son repos, quand elle aurait servi d'instrument à nos plaisirs, à notre ambition pendant quelques mois, de l'abandonner en la raillant... de lui ravir l'amour en lui laissant la honte !

LE COMTE. — Mais quelles horribles noirceurs prévoyez-vous là !

MADAME HERVAL. — Que voulez-vous, il faut bien songer à l'avenir ! Tout a un terme. Ne l'avez-vous pas dit vous-même ?

LE COMTE. — Ne pensons pas au dénouement avant d'avoir goûté le bonheur.

MADAME HERVAL. — Le dénouement prévu rend le bonheur impossible.

LE COMTE. — Qu'entrevoiez-vous donc ?

MADAME HERVAL. — Pour moi l'abandon, pour vous un riche mariage.

LE COMTE. — Mais ceci est du roman.

MADAME HERVAL. — Un roman commencé par des lettres charmantes, pleines d'éloquence et de passion, je vous assure.

LE COMTE. — Vous parlez par énigmes.

MADAME HERVAL. — N'est-ce pas que vous ne me comprenez point ?

LE COMTE. — Je ne saurais vous comprendre.

MADAME HERVAL. — Faut-il vous y aider ?

LE COMTE. — Vous m'obligerez fort.

MADAME HERVAL *se rapprochant du comte avec une douceur ironique*. — Voyons, pour sortir d'embarras, supposez que je suis votre sœur et non point une femme que vous essayez de séduire.

LE COMTE. — Oh ! je ne puis oublier que je vous aime.

MADAME HERVAL. — Si, cela vous sera possible...

Je suis donc votre sœur ; je m'occupe naturellement de votre avenir ; et vous, en retour de mon amitié, vous me confiez un doux projet qui doit couronner vos efforts.

LE COMTE. — L'espérance d'être aimé de vous !...

MADAME HERVAL. — Une espérance plus morale, celle de toucher le cœur d'une jeune fille.

LE COMTE. — Je n'ai jamais songé...

MADAME HERVAL. — Au cœur peut-être, mais à la dot ?

LE COMTE. — Expliquez-vous ; que voulez-vous dire ?

MADAME HERVAL. — Que mademoiselle Béatrix Dauquier est une très-riche héritière, et que vous lui écrivez des lettres irrésistibles.

LE COMTE. — Il se pourrait...

MADAME HERVAL. — Oui, il se peut... j'ai été prise pour confidente, non point par vous, mais par elle.

LE COMTE. — Oh ! alors, madame, soyez généreuse : mon sort est entre vos mains ; ne brisez pas mon avenir, mon bonheur...

MADAME HERVAL. — Quoi ! votre bonheur, ce n'est plus moi ?

LE COMTE. — C'est vous encore, puisqu'il dépend de vous.

MADAME HERVAL. — Vous subtilisez... Décidément donc, plus d'amour... vous vous mariez ?

LE COMTE. — Si je n'avais suivi que l'entraînement de mon cœur, vous auriez été pour moi...

MADAME HERVAL. — Une distraction passagère, un acheminement à la célébrité.

LE COMTE. — Oh ! vous ne cesserez jamais d'être mon amie, ma protectrice ; je fais appel à votre amitié, à votre estime que je veux conquérir.

MADAME HERVAL. — Ce sera difficile.

LE COMTE. — Vous ne m'abandonnez point parce les exigences de ma destinée me séparent de vous. Songez que je me dois à mon pays, à ma famille, à moi-même, au nom que je porte !

MADAME HERVAL. — Ah ! j'oubliais, vous descendez du Cid Campeador !

LE COMTE. — Oui certes, j'ai du sang de ce héros dans les veines, et je dois perpétuer sa race.

MADAME HERVAL. — Et c'est pour cela que vous vous mariez ?...

LE COMTE. — Uniquement par patriotisme !

MADAME HERVAL *riant*. — Monsieur le comte de Valroca, vous êtes très-amusant !

LE COMTE. — Que veut dire ce langage ?

MADAME HERVAL *riant plus fort*. — Ah ! ah ! ah ! le ridicule tue l'indignation.

LE COMTE. — Vous riez ?

MADAME HERVAL *riant aux éclats*. — Ah ! ah ! ah ! et c'est vous que j'allais aimer ? Oh ! non, non, ce n'est pas vous !... Ah ! ah ! ah !

Scène XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. HERVAL.

M. HERVAL *de la porte sans être vu*. — Maintenant j'en suis sûr, elle est guérie.

LE COMTE *à madame Herval*. — Mais je crois, madame, que vous vous moquez de moi?

MADAME HERVAL. — Oui, monsieur, je me donne cette permission.

LE COMTE. — Vous oubliez que je suis le comte de Valroca, que ma présence honore votre maison bourgeoise.

MADAME HERVAL. — Oh! sans doute vous me faisiez beaucoup d'honneur, M. Herval va vous en remercier. (*Désignant Herval qui s'avance.*) Permettez que je vous présente à mon mari.

LE COMTE. — Quoi! monsieur est...

M. HERVAL. — Le meilleur ami de madame.

LE COMTE. — Mais c'est donc une mystification?

M. HERVAL. — Ce mari absent qu'on raillait, ce député sans conscience, c'était moi!

LE COMTE. — Un roué politique et une coquette exercée se sont entendus pour me bafouer, mais il me reste le cœur pur d'une jeune fille.

M. HERVAL. — Ne vous y fiez pas, monsieur le comte, car cette jeune fille sera bientôt une jeune femme!

LE COMTE. — Qu'est-ce à dire?

M. HERVAL. — Que mon propre neveu épouse dans quinze jours mademoiselle Daunier.

LE COMTE. — J'ai donc été joué?

M. HERVAL. — Non, déjoué! Il est un Dieu pour... (*le narguant*) les maris! (*Le comte sort.*)

MADAME HERVAL *à son mari*. — Mon ami, allons embrasser notre fils.

M^{me} LOUISE COLET.

LE SCARABÉE D'OR.

(SUITE ET FIN.)

Si nous nous reportons maintenant tout au commencement du cryptographe, nous avons à trouver la combinaison

53 ‡ ‡ ‡

L'application du même procédé de traduction nous donne

.good

et, en dernière analyse, *a good* (un bon, une bonne), la première lettre ne pouvant être qu'un *a*.

Nous ferons bien maintenant, pour ne pas nous embrouiller, de résumer en un petit tableau les découvertes que nous avons faites :

5	représente	<i>a</i>
†		<i>d</i>
8		<i>e</i>
3		<i>g</i>
4		<i>h</i>
6		<i>i</i>
*		<i>n</i>
‡		<i>o</i>
(<i>r</i>
;		<i>t</i>

Ainsi, nous connaissons déjà dix des lettres les plus importantes, et il serait inutile de pousser plus loin les détails de cette analyse. J'en ai dit assez pour vous faire voir que la clef des chiffres de cette nature est facile à trouver, et pour vous donner une idée générale des procédés ordinaires de déchiffrement. Mais, je vous le répète, la pièce que nous avons sous les yeux, et dans laquelle chaque lettre de l'alphabet est représentée par un autre signe conventionnel, appartient, comme spécimen de cryptographie, à l'enfance de l'art. Il ne me reste plus qu'à vous en donner la traduction complète, et la voici :

« Un bon verre dans l'hostel de l'évêque dans la » chaise du diable quarante et un degrés treize minutes » nord-est par nord tige principale septième branche » à l'est laisser tomber de l'œil gauche de la tête de » mort un cordeau de l'arbre par le point cinquante » pieds au large (4). »

— Mais, dis-je, l'énigme me paraît à peu près aussi obscure qu'auparavant. Que peut signifier tout cet imbroglio de « chaise du diable, » de « tête de mort » et « d'hostel de l'évêque? »

— Je conviens, répondit Legrand, que la chose, vue superficiellement, paraît encore passablement mystérieuse. Mon premier soin fut de rétablir dans ce texte les divisions naturelles qui avaient dû être dans la pensée de l'écrivain.

— Vous voulez dire d'en rétablir la ponctuation?

— Quelque chose comme cela.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y prîtes.

— Je vis que l'écrivain, sans doute afin de rendre la solution du problème plus difficile, s'était appliqué à joindre tous ces mots ensemble, sans aucune division. Or, il est probable, je dirai presque certain qu'en opérant ainsi, un homme peu habitué à manier la plume dépassera le but qu'il veut atteindre. Lorsqu'il arrivera, dans le cours de sa composition, à une interruption du

(4) Voici le texte anglais : « A good glass in the bishop's » hostel in the devil's seat forty-one degrees and thirteen mi- » nutes northeast and by north main branch seventh limb east » sine shoot from the left eye of the death's head a bee line » from the tree through the shot fifty feet out. »

sens, qui exigerait naturellement une pause ou un point, c'est presque toujours là qu'il serrera ses caractères plus qu'ailleurs. Si vous voulez jeter les yeux sur le manuscrit, vous y reconnaîtrez facilement cinq endroits où les caractères sont ainsi serrés les uns contre les autres. Je me guidai d'après ces indices, et voici comment j'établis ma division :

« Un bon verre dans l'hostel de l'évêque dans la chaise du diable — quarante et un degrés treize minutes — nord-est par nord — tige principale septième branche à l'est — laisser tomber de l'œil gauche de la tête de mort — un cordeau de l'arbre par le point cinquante pieds au large.

— C'est fort bien, dis-je, mais votre division me laisse encore dans les ténèbres.

J'y restai moi-même pendant quelques jours, reprit Legrand. Pendant ce temps, j'allai aux informations dans le voisinage de l'île, m'enquérant partout de l'existence de quelque bâtiment appelé « l'hôtel de l'évêque » (*Bishop's hostel*) ; car je ne m'arrêtai pas à la forme surannée du mot *hostel*. Ces premières recherches ne m'ayant procuré aucun renseignement, j'étais sur le point d'étendre le champ de mes investigations et de procéder en même temps d'une manière plus systématique, lorsqu'un matin il me vint tout à coup à l'esprit que ce *Bishop's hostel* pouvait bien avoir quelque rapport à une ancienne famille du nom de Bessops, qui était, de temps immémorial, en possession d'un vieux manoir, à quatre milles environ au nord de l'île. Je m'y transportai, et je questionnai les plus vieux nègres de l'habitation. Enfin, une femme âgée me dit qu'elle avait ouï parler d'un endroit qu'on appelait « le château de Bessop » (*Bessop's castle*), et qu'elle croyait même pouvoir m'y conduire. Du reste, elle ajouta que ce n'était ni un château, ni une taverne, mais simplement un grand rocher.

Séduite par l'offre d'une récompense libérale, cette vieille femme consentit à me servir de guide, et nous trouvâmes, non sans quelque peine, l'endroit en question. Je la congédiai alors et me mis à examiner les lieux. Le « château de Bessop » se composait d'un amas irrégulier de gros rocs, dont un surtout était remarquable par ses dimensions non moins que par sa position en quelque sorte isolée et une certaine configuration artificielle. Je grimpai au sommet, et je me trouvai alors fort embarrassé de savoir ce que je devais faire.

Tandis que je me livrais à mes réflexions, mes regards tombèrent sur une étroite corniche qui se trouvait dans la face orientale du rocher, à trois pieds environ au-dessous de moi. Cette corniche, qui formait une saillie d'environ dix-huit pouces, n'avait pas plus d'un pied de largeur ; mais une espèce d'enfoncement ou de niche, pratiqué dans le roc, immédiatement au-dessus, lui donnait une certaine ressemblance avec ces fauteuils à dossier creux dont nos ancêtres faisaient usage. Je ne doutai point que ce ne fût là la « chaise

du diable » dont il était question dans le manuscrit, et il me sembla dès lors que je tenais tout le secret de l'énigme.

Je savais que le « bon verre » ne pouvait signifier qu'une longue vue : les marins emploient rarement ce mot dans une autre acception. Je compris donc qu'il s'agissait ici de faire usage d'une lunette, et d'en faire usage dans une certaine direction, déterminée d'une manière précise et invariable ; car les indications, « quarante et un degrés treize minutes » et « nord-est par nord » ne pouvaient avoir d'autre objet. L'imagination vivement excitée par ces découvertes, je me hâtai de regagner mon ermitage, et m'étant muni d'une longue-vue, je retournai au rocher.

Je me laissai glisser du sommet sur la corniche, et je reconnus qu'on ne pouvait s'y tenir assis que dans une certaine position, fait qui confirma mes pressentiments. Je pris alors ma lunette. Il allait sans dire que « les quarante et un degrés treize minutes » ne pouvaient se rapporter qu'à l'élévation au-dessus de l'horizon visuel, puisque la direction horizontale était clairement indiquée par les mots « nord-est par nord. » Je m'orientai, à l'aide d'une boussole de poche, suivant cette dernière direction ; puis, braquant ma lunette à un angle de quarante et un degrés d'élévation, autant que j'en pus juger par approximation, je cherchai, en haussant et baissant alternativement l'extrémité de mon instrument, jusqu'à ce que mon attention fut arrêtée par une sorte d'ouverture circulaire dans le feuillage d'un grand tulipier qui s'élevait, à quelque distance de là, au milieu d'un groupe d'arbres qu'il dominait de toute sa tête. Au centre de cette ouverture, j'aperçus quelque chose de blanc, dont je ne pus pas d'abord déterminer la nature ; mais ayant rajusté le foyer de ma lunette, je distinguai, en regardant de nouveau, une tête de mort.

Cette découverte porta mon exaltation au plus haut degré : je considérai désormais le problème comme résolu, car les indications « tige principale, septième branche à l'est » ne pouvaient se rapporter qu'à la position de la tête de mort sur l'arbre, et la phrase « laisser tomber de l'œil gauche de la tête de mort » ne comportait non plus qu'une interprétation, lorsqu'il s'agissait de la recherche d'un trésor enfoui. Je compris qu'il s'agissait de laisser tomber de l'œil gauche de cette tête de mort une pierre ou tout autre corps pesant, et qu'un cordeau ou ligne droite, tendu de la partie la plus rapprochée du tronc à l'endroit où serait tombée la pierre, puis prolongé au delà jusqu'à une distance de cinquante pieds, déterminerait un certain point, et il me parut au moins possible que quelque dépôt précieux eût été enfoui à cet endroit.

— Tout cela, dis-je, me semble parfaitement clair, et à la fois simple et ingénieux. Mais que faites-vous en quittant « l'hôtel de l'évêque ? »

— Après avoir relevé avec soin la position de mon grand arbre, je revins à la maison ; mais du moment

où je fus hors de la « chaise du diable, » l'ouverture circulaire disparut, et j'eus beau me retourner de tous les côtés, il me fut impossible de la retrouver. Ce qu'il y a, à mon avis, de plus ingénieux dans toute l'affaire, c'est ce fait, dont je me suis assuré par des expériences réitérées, que cette étroite corniche, sur la face du rocher, est le seul point d'où l'ouverture en question soit visible.

Dans cette expédition à « l'hôtel de l'évêque, » j'avais été accompagné par Jupiter, qui, depuis quelque temps sans doute, ayant remarqué mon air abstrait, avait grand soin de ne pas me laisser seul. Mais le lendemain matin, m'étant levé de très-bonne heure, j'échappai à sa surveillance, et je m'enfonçai dans les montagnes, à la recherche de mon arbre. Après beaucoup de peine et de fatigue, je réussis à le trouver. Quant au dénouement de l'aventure, vous le connaissez aussi bien que moi.

— Je présume, dis-je, que lors de notre première fouille, ce fut par suite de la stupidité de Jupiter, qui avait laissé tomber le scarabée par l'œil droit de la tête de mort, au lieu de l'œil gauche, que vous vous fourvoyâtes ?

— Précisément. Cette bévue occasionna une différence d'environ deux pouces et demi dans la position de la cheville la plus rapprochée de l'arbre. Si le trésor eût été enfoui à l'endroit même de la chute, l'erreur eût été sans conséquence ; mais cet endroit de la chute, ainsi que la partie de l'arbre la plus rapprochée, n'étaient que deux points destinés à établir une ligne de direction : l'erreur, quelque insignifiante qu'elle fût dans le principe, augmentait à mesure que cette ligne se prolongeait, et, à cinquante pieds de distance, nous étions complètement fourvoyés. Sans ma ferme conviction qu'il y avait un trésor enfoui quelque part en cet endroit, nous en aurions été probablement pour nos peines.

— Mais m'expliquerez-vous votre ton d'inspiré, et cet air solennel avec lequel vous marchiez, en faisant tourner votre scarabée ? Je crus, pour mon compte, que vous étiez fou. Et puis, pourquoi insistâtes-vous pour que ce fût le scarabée qu'on fit tomber, au lieu d'une pierre ?

— A vous parler franchement, j'étais un peu piqué des soupçons que vous laissiez entrevoir à l'endroit de mon état sanitaire, et je résolus de vous punir, mais tout tranquillement, par une innocente mystification. C'est pour cela que j'affectai de faire tourner mon scarabée, et c'est pour cela aussi que je voulus le faire tomber du haut de l'arbre. Une observation que vous fîtes sur sa pesanteur me suggéra d'ailleurs cette dernière idée.

— Maintenant je comprends ; et il n'y a plus qu'un point qui m'embarrasse.

— Lequel ?

— Ces deux squelettes trouvés dans le trou.

— Quant à cela, je n'en sais pas plus que vous. Je

ne vois guère qu'une manière plausible d'expliquer ce fait, et cette explication supposerait un crime horrible. Il est évident que Kidd, si c'est bien lui qui a enfoui ce trésor, ce dont je ne doute point, il est évident, dis-je, que Kidd a dû se faire aider dans cette opération. Mais l'opération une fois terminée, il a pu juger à propos de se débarrasser de gens qui savaient son secret. Peut-être deux coups de bêche bien assénés, tandis que ses aides étaient encore occupés dans le trou, ont-ils suffi. Peut-être en a-t-il fallu davantage. Qui peut le dire ? Personne.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS.

Le .. du mois de mai 48.. (je ne suis pas bien sûr de la date), une foule nombreuse se trouvait réunie, on ne dit pas pourquoi, sur la grande place de la ville de Rotterdam ; l'air était calme et doux depuis le matin, quelques gouttes d'une pluie printanière ne mettaient personne de mauvaise humeur, car le ciel redevenait presque aussitôt pur et serein. Tout à coup, vers midi, une certaine agitation se manifesta dans les groupes ; on entendit quelques exclamations et l'échange de quelques questions de surprise : puis dix mille têtes se levèrent vers la voûte azurée : et une immense clameur, qui pouvait être comparée à la voix des cascades du Niagara, éclata sur la place, à travers la ville et dans la banlieue de Rotterdam.

La cause de tout cet émoi fut bientôt évidente. De derrière une masse de nuages blanchâtres, on vit sortir lentement et se détacher sur le firmament un objet étrange, d'une forme si baroque, d'un aspect tellement extraordinaire, que l'ébahissement des bons bourgeois, qui regardaient le nez en l'air et la bouche béante, fut porté à son comble, sans qu'ils pussent rien y comprendre. Qu'est-ce que ce pouvait être ? Personne ne le savait, personne ne pouvait le deviner ; personne, pas même l'illustre bourgmestre mynheer Superbus Von Underduk, ne trouvait la plus légère idée qui pût aider à éclaircir ce mystère ; de sorte que, faute de mieux, chacun remit gravement sa pipe à sa bouche, et, tenant toujours l'œil fixé sur le phénomène, lâcha une bouffée de fumée, fit deux ou trois pas en se balançant lourdement, poussa un grognement significatif, puis reprit sa première position, et, après un nouveau grognement, lâcha une autre bouffée de fumée.

Cependant l'objet de toute cette curiosité, la cause de toute cette fumée, descendait vers la cité d'Érasme. Au bout de quelques minutes, il en était assez rapproché pour qu'on pût bien le distinguer. C'était, à n'en pas douter, c'était une espèce de ballon, mais un

ballon tel qu'on n'en avait jamais vu auparavant, c'est-à-dire fabriqué avec de vieux journaux ! Avait-on voulu, par hasard, se moquer des journalistes et des lecteurs de journaux en général ou de la presse locale et des bons habitants de Rotterdam en particulier ? Quant à la forme, elle était plus insultante encore : reproduction assez exacte d'une vaste marotte renversée ; et l'analogie parut plus frappante, lorsqu'en examinant la chose de plus près, on reconnut autour du bord supérieur ou de la base du cône, un cerceau garni de petites clochettes dont le carillon discordant formait une sorte de charivari. Mais ce n'était pas tout. A l'extrémité de cette fantasque machine était suspendu par des rubans bleus, en guise de nacelle, un énorme chapeau de castor, couleur américaine, à grands bords et à calotte hémisphérique entourée d'un bourdalou de velours noir, avec boucle en argent. Ce chapeau paraissait connu de la plupart des assistants, et la dame Grettel Pfaall, qui ne put retenir en le voyant un cri de surprise et de joie, jura que c'était celui de son brave homme. Or, cette circonstance était d'autant plus remarquable, que ledit Pfaall avait disparu tout à coup, cinq ans auparavant, avec trois autres individus, sans qu'on sût comment, et que toutes les recherches faites depuis lors avaient été sans résultat. Je dois dire cependant qu'on avait récemment découvert, dans un endroit écarté, à l'est de la ville, et confondus au milieu d'un amas de débris informes, quelques ossements qu'on avait cru reconnaître pour des ossements humains ; et les commères de Rotterdam ne doutaient pas que ce lieu n'eût été le théâtre d'un horrible assassinat, dont Hans Pfaall et ses compagnons avaient été, selon toute probabilité, les victimes. Mais revenons à notre histoire. Le ballon (c'était bien un ballon, il n'y avait plus à s'y méprendre), le ballon n'était plus qu'à une centaine de pieds du sol, et la foule pouvait voir assez distinctement le personnage qu'il portait : à vrai dire un singulier personnage. Il ne pouvait guère avoir plus de deux pieds de haut ; mais cette taille, tout exigüe qu'elle était, ne lui aurait pas permis de conserver son équilibre et il aurait infailliblement fait la culbute par-dessus le bord du chapeau qui lui servait de nacelle, s'il n'eût été protégé par un filet circulaire qui lui montait jusqu'à la poitrine et se rattachait aux cordes du ballon. Le corps de ce petit individu était d'un volume tout à fait hors de proportion avec sa hauteur, ce qui ajoutait à l'étrangeté de son aspect. Ses pieds étaient nécessairement cachés à la vue des spectateurs, mais ses mains paraissaient énormes. Ses cheveux grisonnants étaient noués en queue par derrière. Son nez était extrêmement saillant, rouge et crochu ; son œil vif et perçant comme celui d'un faucon ; ses joues et son menton, quoique déjà ridés par l'âge, étaient boursofflés et pendants ; mais on n'apercevait sur son chef aucune trace d'oreilles. Cet avorton était vêtu d'un paletot de satin bleu-ciel et d'une culotte courte pareille, avec des boucles d'argent aux genoux. Il portait

un gilet en étoffe d'un jaune vif ; une toque de taffetas blanc, garnie d'une petite plume rouge, était crânement posée sur le côté de sa tête ; enfin, pour compléter ce bizarre accoutrement, un foulard rouge, roulé autour de son cou, retombait coquettement sur sa poitrine, où il se terminait en un nœud gigantesque.

Arrivé, ainsi que je l'ai dit, à une centaine de pieds de la surface de la terre, le petit homme fut saisi tout à coup d'un accès de tremblement et parut peu disposé à s'approcher davantage. Jetant donc une certaine quantité de sable d'un sac de toile qu'il souleva à grand-peine, il arrêta ainsi la descente de son ballon. Puis, d'un air fort agité, il tira de la poche de son paletot un grand portefeuille de maroquin. Il le pesa dans sa main, l'examina, et parut évidemment surpris de son poids. Enfin il l'ouvrit, et en tirant une grosse lettre cachetée de cire rouge, il la laissa tomber aux pieds du bourgmestre Von Underduk. Son Excellence se baissa pour la ramasser ; mais au même moment, l'aéronaute, toujours fort troublé et n'ayant plus apparemment aucune affaire qui le retînt à Rotterdam, se mettait en devoir de repartir ; et, comme il était dans la nécessité de se débarrasser d'une partie de son lest afin de pouvoir s'enlever de nouveau dans l'air, les cinq ou six sacs qu'il jeta l'un après l'autre sans se donner la peine de les vider descendirent sur le dos de l'infortuné bourgmestre et lui firent exécuter, aux yeux de tous ses administrés, des culbutes et des cabrioles plus grotesques les unes que les autres, sans que toutefois il lâchât sa pipe, manifestant au contraire son indignation par la vivacité inaccoutumée des bouffées de fumée qu'il poussait.

Cependant le ballon montait avec la légèreté d'une alouette, et, après s'être élevé à une grande hauteur au-dessus de la ville, finit par disparaître, au grand désappointement des bons habitants de Rotterdam, derrière un nuage semblable à celui d'où il était sorti. Toute l'attention de la foule se reporta alors sur la lettre, dont la transmission avec ses suites avait si gravement compromis la personne et la dignité de Son Excellence Von Underduk. Ce fonctionnaire, au milieu de ses évolutions gyroïdes, n'avait pas négligé de prendre possession de cette précieuse missive, arrivée par une voie si extraordinaire ; et on reconnut, en l'examinant, qu'elle ne pouvait tomber en de meilleures mains, puisque c'était à lui-même qu'elle était adressée, à lui et au professeur Rubadub, en leurs qualités respectives de président et de vice-président du Collège d'astronomie. Ces messieurs l'ouvrirent donc sur-le-champ, et y lurent ce qui suit :

A Leurs Excellences Von Underduk et Rubadub, président et vice-président du Collège des astronomes de la ville de Rotterdam.

Vos Excellences daigneront peut-être se rappeler un humble artisan, nommé Hans Pfaall, de son métier restaurateur de soufflets, qui avec trois autres indivi-

disparut de Rotterdam il y a environ cinq ans, d'une manière qui a dû paraître inexplicable. Avec la permission de Vos Excellences, c'est moi, le soussigné, qui suis ledit Hans Pfaall en personne. Il est à la connaissance de la plupart de mes concitoyens que j'ai habité pendant plus de quarante ans la petite maisonnette de brique située à l'entrée de la ruelle dite *Sauerkraut*, où je demeurais à l'époque de ma disparition. Mes ancêtres ont occupé de temps immémorial cette même maison, où ils exerçaient, comme moi, la profession de restaurateurs de soufflets; et, pour vous dire la vérité, avant ces derniers temps, où la politique a tourné la cervelle à tout le monde, il n'y avait pas à Rotterdam d'industrie plus honnête et, j'oserai ajouter, plus florissante. Le crédit était bon, l'ouvrage ne manquait jamais, et l'argent était toujours au bout. Mais, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de le dire, on ne tarda pas à ressentir les effets de la liberté, des grands discours, du radicalisme et de tout ce qui s'ensuit. Ceux qui étaient autrefois nos meilleures pratiques n'eurent pas le temps de penser à nous; c'était tout ce qu'ils pouvaient faire que de se tenir au courant des révolutions, des progrès de l'intelligence, de l'esprit du siècle. Voulaien-ils souffler leur feu, ils se servaient de leur journal, qu'ils agitaient en guise d'éventail : le cuir et le fer paraissaient être devenus beaucoup plus indestructibles que les gouvernements, tant y a-t-il qu'il n'y eut bientôt plus dans Rotterdam un soufflet qui eût besoin de réparation.

Cet état de choses était intolérable. Je devins pauvre comme un rat, et, dans l'impossibilité de faire face aux charges qui pesaient sur moi, car j'avais une femme et des enfants à nourrir, je commençai à songer sérieusement au meilleur moyen de mettre fin à mes maux. Hélas! mes créanciers ne me laissaient guère le loisir de la réflexion. Ils assiégeaient mon logis du matin au soir : il y en avait trois surtout qui me persécutaient cruellement, sans cesse en faction devant ma porte et me menaçant des rigueurs de la loi. Je jurai de me venger d'eux, si jamais j'avais le bonheur de les tenir en mon pouvoir, et, Dieu me le pardonne! le plaisir que je me promettais de cette vengeance fut, je crois, la seule considération qui m'empêcha de mettre mon projet de suicide à exécution et de me faire sauter la cervelle avec une espingole. Cependant, je crus, devoir dissimuler et amuser mes persécuteurs par des promesses, en attendant que quelque hasard favorable me fournit l'occasion de prendre ma revanche.

Un jour que j'étais parvenu à leur échapper, me sentant plus triste encore que de coutume, j'errai pendant longtemps, sans aucun but, dans les quartiers les plus obscurs de la ville, et finis par me heurter contre une échoppe de bouquiniste. Je me jetai machinalement sur une chaise qui se trouvait là pour la commodité des chalands, et, sans trop savoir ce que je faisais, j'ouvris le premier livre qui me tomba sous la main. C'était une petite brochure sur l'astronomie spéculative,

par le professeur Encke, de Berlin, ou par un Français dont le nom ressemblait à celui-là. Je possédais déjà quelques petites notions scientifiques, et je me trouvai bientôt tellement intéressé par le contenu de cette brochure, que je la lus deux fois d'un bout à l'autre avant de revenir au sentiment de ce qui se passait autour de moi.

(La suite au numéro prochain.)

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

VISITE A L'HOTEL DE CLUNY.

Le gouvernement vient d'acquérir pour le musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny un des monuments les plus rares et les plus curieux qu'ait produits l'orfèvrerie du moyen âge : c'est le fameux retable d'or donné à la cathédrale de Bâle par Henri II, empereur d'Allemagne. Ce retable, d'après la description qu'en donne M. Mérimée dans le *Moniteur*, est exécuté au repoussé, c'est-à-dire que les lames d'or ont été travaillées au marteau sur des moules, puis retouchées au burin. Les lames d'or, dont l'épaisseur varie selon la hauteur des reliefs, sont appliquées sur une table de bois de cèdre, et les reliefs sont remplis à l'intérieur avec une matière dure, probablement de la résine.

Cinq figures en pied d'environ 50 centimètres de hauteur sont disposées sous une arcature en plein cintre fort ornée qui repose sur des colonnettes. Ce sont : le Christ au centre, un peu plus grand que les autres; à sa droite, l'ange saint Michel, puis saint Benoît; à sa gauche, les anges Gabriel et Raphaël.

Le Christ élève la main droite pour bénir, et de l'autre tient un globe sur lequel on voit son monogramme entre les deux lettres mystiques alpha et oméga. A ses pieds, prosternés dans une attitude d'adoration, paraissent deux petits nains, qui sont pourtant hautes et puissantes personnes : l'empereur Henri II et sa femme Cunégonde. Sur l'archivolte de l'arcade sous laquelle est le Christ on lit cette inscription : REX REGVM ET DN-S DOMINANTIV.

Les anges sont représentés avec des ailes éployées et le costume consacré par la tradition, des robes talaires et des manteaux. Gabriel et Raphaël tiennent une espèce de sceptre; saint Michel, un globe crucifère, ou peut-être une hostie. Il porte en outre une lance qui rappelle son combat contre le démon. Saint Benoît, en costume d'abbé, la crosse dans la main droite, tient de la gauche un livre fermé, peut-être la règle de l'ordre qu'il fonda. Toutes ces figures ont la tête entourée d'un nimbe couvert d'ornements délicieux et incrusté de cabochons.

Entre les arcades, des médaillons présentent la personification des quatre vertus théologales, la *Prudence*, la *Justice*, la *Tempérance*, la *Force*. La corniche au-dessus de l'arcature et le soubassement du

bas-relief, très en saillie sur le fond des arcades, sont couverts d'arabesques et de rinceaux finement exécutés et d'une variété de motifs qui défie toute description.

M. le colonel Theubes, de Bâle, dernier possesseur du retable, a donné en même temps au musée de l'hôtel Cluny plusieurs objets curieux de l'art et de l'industrie du moyen âge, entre autres une belle rose d'or, présent d'un pape à la cathédrale de Bâle, et qui a partagé les vicissitudes du retable. La fleur, d'un travail remarquable du quinzième siècle, est portée sur un pied de vermeil beaucoup plus ancien, qui paraît remonter au douzième, et qui vraisemblablement a servi de piédestal à une croix d'autel.

Vient ensuite un grand tapis brodé d'or et de soie, aux armes des treize cantons suisses, de la fin du dix-septième siècle. Enfin un bonnet de toile, orné de guipures, n'est pas le moins curieux des présents offerts par le colonel. Ce bonnet a servi à Charles-Quint. La finesse du travail, l'aigle impériale brodée à l'aiguille, le goût des ornements confirment cette illustre origine, attestée d'ailleurs par une inscription d'une écriture du seizième siècle, collée dans la boîte qui renferme le bonnet. La voici : *Gorro qe pertenecio a Carlos Quinto emperadr. Guardalo Hijo mio es memoria de Juhan de Guarnica*. C'est-à-dire : « Bonnet qui a appartenu à l'empereur Charles-Quint. Garde-le, mon fils, c'est un souvenir de Juan de Garnica. »

Le bonnet a la forme d'un bonnet de coton, mais il est en toile très-fine, et probablement a dû être porté sous une barrette, selon l'usage du temps. Dans un beau portrait du Titien qu'on voit au musée de Madrid, l'empereur est coiffé d'une espèce de serre-tête dont le bord blanc paraît sous son casque; c'est peut-être le bonnet de Garnica.

POÉSIES.

A MADEMOISELLE HENRIETTE C....

QUI PLEURAIT DURANT UNE LECTURE DE VERS.

Tout étincelants sur sa joue en fleur,
Lorsque vous tombiez de ses cils humides,
Pleurs sans amertume, ô larmes limpides!
Je vous recueillais au fond de mon cœur.

Une âme sans tache en vous se devine;
Et moi, vous voyant luire en ses beaux yeux,
Je vous bénissais, pleurs mystérieux,
Parfumés déjà de pitié divine!

Votre charme était si frais et si pur,
Que j'ai cru sentir, sous votre rosée,
Vivre et reflleurir mon âme épuisée,
Comme au soleil d'or par un ciel d'azur!

Ne tarissez pas, oh! coulez encore,
Belles larmes d'ange où germe l'amour!
Montez de son cœur, et faites qu'un jour
Elle sache aimer, afin qu'on l'adore!

LECONTE DE LISLE.

REGRETS.

Le printemps refléurit et la source murmure,
Sur les flots bleus la brise éveille le frisson;
La jacinthe renaît, la fraise déjà mûre
De son fruit embaumé parfume le buisson.
Mais, hélas! d'autres cœurs goûteront cette aurore :
Pour moi l'aube est sans flamme et la source est sans voix.
Hélas! il faut mourir! oh! mourir, jeune encore,
Et l'oiseau chante au fond des bois!

Les amants, endormis dans les fraîches vallées,
Révent de doux baisers, de parfums et de fleurs.
Oh! ne les craignez point, colombes envolées,
Ils chantent tour à tour et s'enivrent de pleurs.
Que ne puis-je auprès d'eux sentir mon cœur renaître,
Revoir le vert tilleul que j'aimais autrefois!
Hélas! il faut mourir! voici déjà le prêtre,
Et l'oiseau chante au fond des bois!

Cette voix qui s'élève, oh! c'est un chant de femme,
Doux concert, hymne saint qui m'entr'ouvre les cieux!
Souvenirs de bonheur, vous parlez à mon âme,
Images du passé, vous flottez sous mes yeux!
L'ange, pour me bénir, a-t-il fermé son aile?
Mais le rêve s'envole une dernière fois.
Hélas! il faut mourir! oh! mourir si loin d'elle,
Et l'oiseau chante au fond des bois!

THALÈS BERNARD.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. *Le Songe d'une nuit d'hiver*, comédie en un acte en prose, par M. Edouard Plouvier.—
OPÉRA-COMIQUE. *La Fiancée du diable*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Scribe et Romand, musique de M. Massé.

Le Théâtre-Français se traîne sur son vieux répertoire ou sur deux ou trois pièces nouvelles médiocres et sans succès. Qu'a-t-il donné cet hiver? *Mademoiselle Aïssé* et *le Songe d'une nuit d'hiver*. Dans *Mademoiselle Aïssé*, M. Paul Faucher a trouvé le moyen de rendre ennuyeuse une des plus émouvantes histoires de la

passion moderne, histoire qui s'est passée en plein dix-huitième siècle, époque où les amours n'étaient guère touchantes. Dans *le Songe d'une nuit d'hiver*, M. Plouvier a eu la prétention d'emprunter presque un titre à Shakspeare, mais il ne lui a pris que ça ! Il s'agit d'un poète nommé Angelo qui habite Venise et veut se tuer. Se tuer à Paris, quand la pluie interpose toujours entre nous et le ciel son rideau funèbre, passe ; mais à Venise, quand on voit sur sa tête une tente de saphirs toute scintillante de soleil, le suicide ne peut venir en pensée ; il vient pourtant à celle du fantasque Angelo, par désespoir d'avoir été mal accueilli au théâtre. Une actrice sensible qui a remarqué le poète méconnu s'en est éprise ; elle se déguise en princesse et vient l'arracher à sa mélancolie. La pièce a été fort bien jouée et a réussi comme réussissent les œuvres sans couleur et sans portée morale. Le public écoute sans trop bâiller, la claque applaudit, et la pièce reparait douze fois sur l'affiche.

A l'Opéra-Comique, c'est autre chose. Ce théâtre est accoutumé à de brillants succès, et, bien que le genre de M. Scribe nous soit peu sympathique, il est suffisant, nous en convenons, pour un libretto. *La Fiancée du diable* est une histoire tirée de la Bible, ce qui nous semble une origine bien solennelle pour un opéra-comique. Il s'agit de Sara, fille de Raguel, à qui le diable Asmodée tua sept maris la nuit même des noces. Mais au lieu que la scène se passe dans l'antiquité biblique, elle a été transportée à Avignon sous la domination d'un pape. Catherine est une belle jeune fille qui serait mariée depuis longtemps si elle n'était hantée par le diable, qui lui enlève tous ses prétendus. Un nommé Andiol, courageux forgeron qui brave le feu de l'enfer par habitude du feu de sa forge, se détermine, par amour pour Catherine, à affronter Beelzébuth. Le Beelzébuth de M. Scribe est un grand seigneur riche et libertin qui a déjà séduit la sœur de Catherine et qui voudrait ajouter celle-ci à sa liste de don Juan. Mais le forgeron déjoue le marquis, et celui-ci, redoutant l'inquisition dont les papes d'Avignon punissaient les mécréants, finit par trembler des diableries dont il s'est servi lui-même pour épouvanter les autres. Ce thème a fourni une suite de mélodies heureuses et bien caractérisées à M. Massé. L'excellente troupe de l'Opéra-Comique a joué et chanté la pièce avec son habileté ordinaire.

* * A l'Académie impériale de musique, *Robert-le-Diable* a reparu lundi dernier avec Sophie Cruvelli dans le rôle d'Alice. La foule qui se pressait pour entendre le chef-d'œuvre et la cantatrice était telle que la salle n'a pas suffi et que trois représentations consécutives n'ont pas ralenti l'empressement du public. Demain encore, *Robert-le-Diable* sera donné et l'affluence sera la même. Le rôle d'Alice est le troisième dans lequel Sophie Cruvelli se montre sur la scène française. Comme dans les *Huguenots*, et plus que dans *la Vestale*, elle a déployé les grandes qualités qui la caractérisent. Per-

sonne ne s'attendait à retrouver en elle une exacte reproduction du type primitif. Suivant son habitude, elle a soumis le rôle à son talent, plutôt que son talent ne s'est soumis au rôle. Elle a été plus forte, plus hardie, plus virile en un mot que la plupart des cantatrices qui l'avaient précédée. Dans quelques passages sans doute elle a poussé trop loin l'audace et l'indépendance, mais elle rachète ces défauts par la beauté, la puissance d'une voix admirable, ainsi que par les bonheurs fréquents d'une exécution qui n'appartient qu'à elle. Au troisième acte, au cinquième surtout, elle a produit une vive impression sur la salle entière et remporté un triomphe de plus. Gueymard joue et chante toujours supérieurement le rôle de Robert : c'est celui dans lequel il s'élève le plus haut, tout en respectant le texte musical et les traditions. Depassio, qui faisait sa rentrée dans le rôle de Bertram, aurait grand besoin de travailler à égaliser sa voix et à réformer une prononciation trop souvent vicieuse. Mademoiselle Marie Dussy chante le rôle de la princesse d'une voix jeune et fraîche, qui n'a pas encore acquis toute la *maestria* nécessaire pour lutter contre le souvenir des Damoreau et des Dorus. Boulo s'acquitte très-bien du rôle de Raimbaud. Le ballet fantastique du troisième acte, dans lequel mademoiselle Emarot représente l'abbesse, est toujours entraînant de verve et d'effet.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie *cosmopolite*, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays ; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer ; nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.